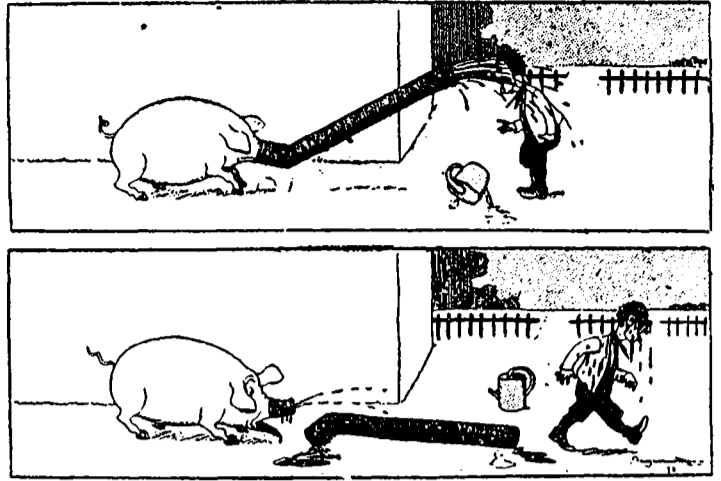
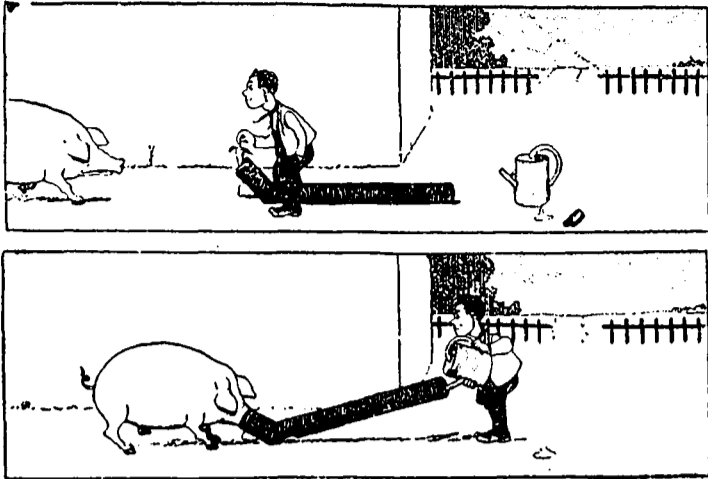


## QUI MÉRITAIT PUNITION



I Le jeune Laripète est toujours à l'affût de quelque tour à jouer aux animaux, c'est pour cela qu'avisant un brave cochon et, tout près, un arrosoir d'eau et un tuyau de paille, son esprit inventif eut vite fait de trouver une mauvaise farce. — II Aussitôt pensé, aussitôt exécuté ; le groin rose du pachyderme est introduit dans le coude du tuyau, lui donnant, grâce à cette trompe d'un nouveau genre, une vague ressemblance avec son cousin l'éléphant. Puis le mauvais drôle verse, à

l'autre extrémité, le contenu de son arrosoir. — III Mais, juste retour des choses d'ici-bas, notre cochon, peu séduit par ce cocktail à la suite, pousse quelques grognements, soufflé comme un phoque et inonde ce polisson de Laripète. — IV Bien fait, n'est-ce pas ? et si le sort fait à ce méchant gamin n'est pas digne d'envie, nous ne pouvons que nous associer à la satisfaction du compagnon de St-Antoine qui suit d'un œil goguenard la fuite de son ennemi.

## TRIPTYQUE CHRÉTIEN

## I — Le Symbole

VITRAIL.

Sous le cintre où le jour s'envole par degré,  
Se dressant hautement dans sa sveltesse étrange  
Et sa gloire de verre, un Saint-Michel Archange  
Foule, victorieux, le Dragon éventré.

Le ciel s'ouvre, sanglant et fleuri comme un pré ;  
Alle au vent, le héros surgit du gouffre orange,  
Et le long de l'azur dont sa robe se frange  
Serpentent lourdement ses cheveux d'or cendré.

Ecrasant, hérissé, le monstre sous le glaive,  
Sur sa croupe d'orgueil, qu'un soubresaut relève,  
Superbe, il a posé son pied éblouissant.

Un sourire hardi détend sa lèvre altière  
Et le rêveur croit voir, dans l'ombre qui descend,  
Apparaître l'Esprit, vainqueur de la Matière.

## II — La Légende

AUBE

Par les monts où sa Croix à la fin rayonna,  
Au milieu du brouillard, noyant sa silhouette  
Frissonnant, les pieds nus et la face inquiète,  
Jésus-Christ s'en allait aux noces de Cana.

De ses amis joyeux et criant hosanna,  
Le chœur blanc l'escortait dans l'ombre violette,  
Et sans doute à leur voix, devant l'humble Prophète,  
Souvent l'obscur chemin d'espoir s'illumina

Ils passaient ; les figuiers, vêtus de brume claire  
Émergeaient lentement au jour crépusculaire ;  
Des profondeurs montaient des grincements d'essieu ;

Une flamme courait à l'horizon bleuâtre,  
Et sur la Galilée, aux yeux ravés du père,  
Se levait le soleil du royaume de Dieu.

## III — L'Idée

NOTRE-DAME DE PARIS

Comme des morts fixés sur le seuil du Néant,  
Dans des poses que l'Art multiplie et complique,  
Des êtres de granit gardent la basilique,  
Étagés au fronton de son porche béant.

L'Au-delà resplendit, effroi du mécréant,  
Sur leur face noircie et parfois diabolique ;  
Leurs yeux funèbres voient l'embrassement biblique  
Du Monde où le sculpteur vivait en les créant.

Sous des formes de pierre, aux murs de cette Eglise  
Un songe glorieux et pur se cristallise ;  
Dans ses vitraux flamboie un Idéal vainqueur ;

Et gueule d'oï, sans trêve, un flot d'horreur ruisselle,  
S'élançant hors du toit, ses gargouilles en chœur  
Crachent sur le Réel une insulte éternelle.

LUCIEN BARDES.

## LE MARI DE Mlle HEUDIER (1)

Je crois que je ne vais plus encombrer longtemps cette vallée de larmes. Il n'y avait qu'un événement dans ma vie de vieille fille résignée, et, somme toute, assez gaie malgré les années et la solitude. Voilà que cet événement disparaît ; il n'est plus, il n'a jamais été : c'était une erreur. Il me reste ma chienne Moustache, mon harmonium et le souci de mon salut éternel... Hum ! c'est maigre. Si j'étais une jeune personne en mal d'amour, j'aurais au moins la ressource d'écrire mes chagrins secrets sur un petit cahier joliment relié... Mais on ne prend pas d'habitudes nouvelles à quarante-trois ans !

J'ai été amoureuse et aimée depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à ces quarante-trois ans-là : jusqu'à hier, deux heures et demie. Y a-t-il beaucoup de beautés professionnelles, à Paris ou à Londres, qui pourraient se vanter d'autant ? Et jamais de dispute, jamais d'infidélité, vingt-neuf années de parfait amour.

Voici comment cela avait commencé :

Mon père était un modeste employé des contributions, un de ceux qui n'arrivent jamais aux grades supérieurs parce que, chaque fois qu'une bonne place est vacante, un autre, moins timide ou plus protégé, se hâte de la prendre. Il a végété jusqu'à sa mort dans le canton de la Sarthe où on l'avait nommé au lendemain de son mariage, où je suis née, où j'ai été élevée.

C'est là, à Givry, que je fis la connaissance de "mon mari." Tout de suite, mes parents, les siens et moi nous l'avions appelé ainsi, ce petit Lucien, qui venait à chaque vacance passer deux mois chez ses parents, nos voisins. C'était le fils d'un contrôleur des Directes, brave homme chargé de famille qui avait grand-peine à nourrir, de son pauvre traitement, une femme et cinq enfants. Auprès des Letertre, mes parents,

pourvue de petites rentes et n'ayant d'autre enfant que moi, paraissaient presque riches. Mon consentement spontané au "mariage" avec Lucien ne fut donc entaché d'aucune pensée intéressée : d'ailleurs, nous avions quatorze ans l'un et l'autre, — lui deux mois de plus que moi. A cet âge, l'argent n'embarrasse guère les projets.

Nous fûmes, Lucien et moi, de gentils amoureux... Il était extrêmement timide, très bon, quoique un peu "en dessous," comme l'on dit ; je le menais à ma guise. Je lui avais imposé la conviction qu'il était mon mari : il l'acceptait. Être mon mari, cela consista, entre quatorze et dix-huit ans, à vivre dans mes jupes, comme un petit frère en vacances, les mois d'août et de septembre. Nous nous embrassions quelquefois : cela nous donnait à peu près autant d'émotion que les tapes et les chiquenaudes qu'il nous arrivait aussi d'échanger... (Je commence à croire, après quarante-trois ans de tranquillité, que je suis d'un tempérament assez froid ; quant à Lucien, jusqu'au moment où il me quitta, c'était une vraie petite fille, et le plus innocent des deux n'était peut-être pas moi).

A dix-huit ans, il fallut nous séparer. Les Letertre, grâce à la protection d'un député de l'endroit, avaient trouvé pour Lucien une position inespérée : on le donnait comme compagnon de voyage à un Anglais très riche, lequel voulait, ayant toute sa vie parcouru le monde pour ses affaires, le visiter enfin pour son plaisir. Il souhaitait un jeune Français pour lui tenir société, estimant que la conversation des Français est plus particulièrement vive, spirituelle, divertissante. Lucien, malgré le chagrin réel qu'il montra de me quitter, me parut enivré de la pensée de parcourir le monde... Les projets d'avenir ne furent pas oubliés :

— Dès que le vieux marchand de savons (c'était l'Anglais : *Robinson's*

## UN QUI EST DE L'ÉPOQUE



Le petit Bidou. — Allons, maman, dis-moi franchement si un cigare pourrait me faire mal aussitôt après mon bain pris ?

(1) Lettres de Femmes.